Première année — N° 39 — Dimanche 23 octobre 1864

LE SAUVEUR DES PEUPLES

PROPAGATEUR DE L'UNITÉ FRATERNELLE
PAR LE SPIRITISME

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Bureaux à Bordeaux, cours d'Aquitaine, 57

Dépôts : à Bordeaux, chez les principaux libraires
et à Paris, chez LEDOYEN, libraire, 31, Gàlerie d'Orléans, Palais-Royal.

DIRECTEUR-GÉRANT : A. LEFRAISE

ABONNEMENTS

Bordeaux (ville).—Un an.... 6 fr.
Départements et Algérie.... 7 fr.
Etranger continental........ 10 fr.
Amérique, pays d'outre-mer. 14 fr.
Bordeaux (ville).—Six mois. 3 fr. 50
Départements et Algérie... 4 fr.

Les abonnements se paient d'avance dans les bureaux ou en mandats sur la poste au nom du directeur-gérant.

Les abonnements partent du 1er février et du 1er août.

Aux personnes qui s'abonnent dans le courant de l'année, on envoie les numéros parus.

Un numéro séparé, pris au bureau, 10 c.; hors du bureau, 15 c.; par la poste, 20 c.

AVIS

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

Les communications ou articles de fond envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le Spiritisme, lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

CHARITÉ — Tu aimeras ton prochain comme toi-même. (Matthieu, XXII, v. 39.)

FRATERNITÉ UNIVERSELLE — Que tous ne soient qu'un. (Jean, XVII, v. 21.)

VÉRITÉ — Je suis le chemin, la vérité et la vie. (Jean, XIV, v. 6.)

A PROPOS DE L'ENLÈVEMENT
DES ENFANTS ISRAÉLITES

Nous avons rapporté, il y a quelques temps, le fait de l'enlèvement du jeune Coën, à Rome, à la source de la lumière prétendue infaillible. Aujourd'hui, le fait est plus que confirmé, la *conversion* est accomplie; c'est ce que nous annonce l'*Indépendance belge*, en ces termes :

« C'en est fait, le petit Coën a été baptisé le jour de la Saint-Michel. Une famille juive a un enfant de moins, mais l'Eglise catholique compte un deux cent millionième fidèle de plus.

« Avant de procéder à l'opération, le pape a fait venir le jeune catéchumène et a voulu l'interroger lui-même. L'enfant a persisté dans son désir de se faire chrétien, ce qui veut dire pour lui qu'il préfère entrer dans une religion où l'on est bien vêtu, bien nourri, où l'on n'a pas besoin de travailler pour recevoir de beaux cadeaux et manger des friandises, que de retourner dans une famille où l'on souffre de la misère, chez un savetier où l'on reçoit des taloches.

« Après cet interrogatoire, le pape ayant la conscience en repos, a livré l'efant au cardinal vicaire. Ainsi, c'est un fait accompli, le rapt est devenu une conversion. »

Cette vocation prononcée qu'avait l'enfant a été constatée par le Pape lui-même; il a fallu pour cela seulement quelques jours de préparation; l'enfant avait pris goût au nouveau régime auquel on l'a mis; il a facilement appris la leçon qu'on lui a faite, et la comédie a pu être jouée avec un si grand naturel que la religion du Saint-Père a dû être surprise : pour lui, nous en avons la conviction, cet enfant avait une soif ardente du catholicisme, qu'il avait peut-être étudié chez son patron, le cordonnier, au lieu d'y apprendre à raccommoder des souliers.

Qu'on ne s'imagine pas que le petit Mortara et le jeune Coën soient les seules victimes de ces crimes odieux. Plusieurs journaux publiaient dernièrement ce qui suit :

« Varsovie a eu son aventure Mortara. Depuis des années des filles juives disparaissaient de temps à autre pour reparaître plus tard sous le voile des visitandines et des féliciennes.

« La communauté israélite n'attachait aucune importance à ces enlèvements religieux, parce qu'ils ne s'exerçaient qu'à l'égard de personnes très peu dignes d'intérêt. Mais, il y a trois mois environ, le même sort atteignit une jeune fille de seize ans, de bonne famille et de bonne réputation. Pendant l'absence de son père, qui est veuf, elle disparut de la maison paternelle.

« La communauté, pour le coup, s'en émut vivement. Le père, au désespoir, se rendit près de l'évêque. Le prélat s'adressa aux communautés religieuses, mais toutes nièrent avoir recueilli la jeune juive.

« Cependant, comme on se proposait de baptiser la néophyte, les féliciennes furent, il y a quelques jours, dans la nécessité de confesser à l'évèque la présence de la jeune fille dans leur communauté. L'évêque, qui doit des ménagements aux juifs à cause des circonstances politiques où nous vivons, prévint aussitôt le père, qui eût grand'peine à arracher son enfant des mains des pieuses dames.

« Elle rapporta qu'elle avait été attirée par la curiosité dans le couvent, et que depuis lors on l'y avait retenue de force. D'après elle, douze autres jeunes juives se trouveraient encore dans le couvent. »

Dans son épître aux Romains (ch. XI, v. 25 et suiv.), l'apôtre Paul a prédit, comme signe de l'avènement du règne de Dieu, la conversion des Juifs, qui doit avoir lieu, dit-il, « lorsque toute la multitude des Gentils sera entrée dans l'Eglise. Ainsi, tout Israël sera sauvé, selon ces paroles de l'Ecriture : Le libérateur viendra de Sion, et il éloignera de Jacob toute impiété. C'est là l'alliance que je ferai avec eux, lorsque j'aurai effacé leurs péchés. »

Doit-on prendre ici le mot *Eglise* dans le sens que l'enseignent les agents de la cour de Rome? Evidemment on ne peut, pour y trouver un sens conforme à la raison, l'entendre autrement que le Christ et ses apôtres l'enseignaient, c'est-à-dire l'ensemble des hommes, l'humanité tout entière, appelée à mettre en pratique les enseignements divins contenus en germe dans l'Ancien Testament, modifiés et développés plus tard dans le Nouveau, suivant la loi irrésistible du progrès de l'esprit humain et de son avancement moral.

Quelles erreurs grossières engendre le fanatisme dans l'esprit des gens chez lesquels l'intelligence n'est appliquée qu'à masquer la vérité, qu'à boucher les crevasses de leur boisseau, qui laisse passer quelques rayons de lumière.

Ne sont-ils pas sur le point d'être complétement aveuglés et de tomber dans le fossé, ceux-là qui ne voient pas plus loin que l'horizon borné de leur Eglise en raccourci?

Ils enlèvent les enfants à leurs familles, rompant ainsi, par des manœuvres impies, les liens les plus sacrés de la nature. Pourquoi faire? Dans quel but? — Pour leur faire adorer des madones, faites de la main des hommes, en les détournant du culte du vrai Dieu? — Une pieuse raison leur fera dire qu'ils agissaient dans l'intérêt de l'enfant lui-même. — Leur but, à ces fanatiques sacriléges, c'est de se donner le mérite de faire avancer le règne de Dieu! Comme si jamais Dieu avait indiqué de semblables moyens pour lui être agréable! — C'est de l'obsession, de l'aveuglement, de la folie!

Si le catholicisme (qui, sur ce point moins que sur tous autres encore n'est pas conciliable avec le Spiritisme) agit de cette façon, n'est-ce pas un exemple odieux qu'il donne à tous les autres cultes, à toutes les autres sectes, si ceux-ci pouvaient se laisser aller à un tel esprit d'égarement? Chaque culte, chaque secte particulière prétendant avoir en soi la vérité, ne se croiraient-ils pas autorisés à en agir de la même manière? Ce serait, en plein dix-neuvième siècle, une chasse à l'homme. Alors, que deviendraient les familles israélites? Croyez-vous que vous les amèneriez ainsi sur le terrain de la réconciliation? Vous ne suscitez dans leur cœur que la haine, et dans l'esprit de vos adhérents eux-mêmes que la honte d'être comptés dans vos rangs. Nous prenons à témoin le journal la *Semaine religieuse* qui, à propos d'un ouvrage qui a fait grande sensation en Italie, les *Mystères du cloître napolitain*, dont l'auteur appartient à une noble famille italienne, a publié l'article suivant :

« Ce qu'il y a de malheureux, c'est que cette haine est bien souvent le dernier sentiment auquel s'arrêtent beaucoup de catholiques. Ils ne vont pas jusqu'à passer de là à l'amour pour le Sauveur. Comment s'en étonner, du reste, quand ils voient accomplir au nom de l'Evangile et pour le plus grand bien de l'Eglise, des scandales qui ne sont jamais plus odieux que là où le prêtre domine sans conteste? A Rome, le petit Mortara n'est plus seul : un jeune Cohen, juif comme lui et âgé de 11 ans, s'est vu de même traitreusement arraché à sa famille et jeté de force dans un Institut de catéchumènes. Tout le Ghetto s'est ému, des ambassadeurs étrangers ont réclamé : mais quoi? N'est-on pas dans la ville sainte, sous la protection du Saint-Père et dans le giron de la sainte Eglise, et tant de turpitude n'est-elle pas plus que couverte par tant de sainteté? Aussi marchera-t-on ailleurs sur les mêmes traces. A Livourne, c'est une jeune fille de 15 ans, dont les parents sont évangéliques. A l'école où elle est envoyée, un capucin s'est réservé ses entrées particulières; il gagne la maîtresse, se fait envoyer la pauvre enfant, la menace de l'enfer si elle suit la foi de sa mère, lui promet la richesse d'une *signora* si elle veut quitter la maison paternelle, et la fait disparaître un beau jour sans qu'on sache comment. »

Il faut, pour se livrer à des actes pareils à ceux que nous venons de rapporter et qui ne sont autre chose que des crimes, que ceux qui les commettent, ainsi que ceux qui les sanctionnent, soient aveuglés de la manière la plus étrange.

C'est autre part que dans des vocations forcées, dans des rapts commis ou par violence ou par surprise que nous voyons poindre la conversion des Juifs en même temps que celle des Gentils, c'est-à-dire, pour parler le langage de notre temps, des incrédules, athées, matérialistes ou indifférents. Nous voyons la réalisation de cette prédiction dans la tendance universelle des hommes à se rapprocher, à se serrer la main comme des frères, enfants du même Père, quel que soit le culte auquel ils appartiennent.

Cette tendance se manifeste en même temps sur tous les points du globe : d'un côté, par les seules forces de la raison, de l'autre par ces mêmes forces aidées par le Spiritisme, dont les enseignements nous démontrent sans cesse cette vérité : que l'Eglise c'est l'humanité tout entière appliquée à l'observance et à la pratique de la morale divine prêchée par le Christ, et c'est en la réalisation de cette doctrine que consiste le règne du bien, le règne de Dieu sur la terre.

Ce n'est donc pas dans l'enlèvement des enfants des familles juives, par ce moyen odieux et qui répugne à tout cœur honnête, que nous trouvons une conversion. Mais, où nous trouvons la conversion sincère, véritable, c'est dans le discours de M. Crémieux, publié dans notre dernier numéro.

A. Lefraise.

MANIFESTATIONS SPIRITES ARRIVÉES A FOSSANO

DANS LA SOIRÉE DU 20 OCTOBRE 1863.

Rapport à la Société des Études spirites de Turin, par M. le Professeur Paul-Émile Morgari.

Me trouvant, au mois d'octobre dernier, à Fossano, je fis la connaissance de M. le Professeur P. F..., homme très instruit, vivant depuis plus d'un an dans une douleur profonde, à cause de la mort de sa jeune femme qui lui avait laissé trois petits enfants, l'aîné âgé de 4 ans, le cadet de 3 ans, et le plus jeune encore en nourrice. En m'exprimant sa vive affection pour sa chère défunte, il lui arriva de me dire comment il croyait toujours l'avoir à ses côtés, sentir l'haleine de ses doux soupirs, voir son gentil sourire, être enfin étroitement lié à elle, quelque part qu'il fût.

Pour nous, frères, qui savons pertinemment que l'Esprit survit au corps et n'abandonne pas si vite ceux qui lui furent chers ici-bas, lorsque ces personnes pensent à lui et le désirent, nous ne pouvions croire que les paroles de M. P. F... fussent le rêve d'une imagination poétique, un débordement d'affection mal contenue dans la partie la plus mystérieuse du cœur; mais nous étions certain que c'était bien l'Esprit de la défunte qui rôdait autour de l'homme qui, durant trop peu de temps, avait partagé avec lui les joies et les amertumes de son passage sur cette terre.

Je lui expliquai alors qu'il n'était pas chose impossible de se mettre en communication avec les trépassés dont l'Esprit, après avoir abandonné la dépouille mortelle, retient toujours, si je puis m'exprimer ainsi, un second vêtement fluidique (le Périsprit), avec lequel il peut se manifester à nous de mille manières.

Il miser suole
Dar facile credenza a quel che vuole.

« Le malheureux croit toujours facilement ce qu'il désire. »

Or, qui pouvait désirer plus que notre affligé de se trouver avec celle qui fut la douce moitié de lui-même? Quoiqu'il entendît parler pour la première fois des phénomènes spirites et qu'il eût une idée vague du magnétisme, il désira ardemment tenter une épreuve.

Aussi, dans la soirée du 20 octobre, j'allai chez lui avec trois de mes compagnons de travail. Là, je fis la connaissance de la sœur du professeur qui partage sa demeure et, tous ensemble, après une prière mentale adressée à Dieu afin d'obtenir de sa toute-puissance du soulagement à l'affliction de l'âme de notre ami, nous fîmes avec nos mains la chaîne autour d'une table, évoquant les Esprits familiers de la maison. La table ne tarda pas à se mettre en mouvement, et sur notre demande de connaître l'Esprit présent, elle frappa les lettres composant le nom d'un de leurs parents, certain *frère Augustin*, et ajouta : *Honneur à Dieu et ensuite à vos chers trépassés*. Après quoi survint un autre Esprit, celui de leur père *Louis* qui, outre son nom, indiqua exactement son âge au moment de sa mort. — Il est inutile de faire observer que, pour mes compagnons et pour moi, nouveaux venus à Fossano, ces noms étaient complétement inconnus. — Enfin, la table fit connaître le nom tant désiré de l'épouse défunte, qui adresse de touchantes paroles à son mari, lui recommandant de toujours aimer ses enfants comme elle continue elle-même à les aimer.

Si l'expérience s'était arrêtée là, je ne vous en parlerais point, la chose étant très commune parmi nous. Mais c'est ici que commence le merveilleux.

L'Esprit exprime le désir d'aller voir les deux enfants qui sont dans la maison paternelle et qui dorment dans des chambres attenantes, et soudain la table se meut avec une telle vitesse que jamais je n'en ai vu de pareille, glissant et tournant si vivement qu'à peine deux ou trois parmi nous, l'effleurant par intervalles avec l'extrémité de nos doigts, pouvions courir après. Elle entre ensuite dans la chambre voisine où la petite fille dormait profondément dans son berceau : s'approchant de ce berceau comme si elle était douée de vie et de sentiment, elle se soulève et se penche, suspendue, vers la petite fillette qui, dormant toujours, en tendant ses petites mains vers la table, s'écrie avec cette tranquille surprise qui nous séduit tant dans l'âge de l'innocence : *Maman, oh! maman!* Le père et la tante, émus jusqu'aux larmes, lui demandent si elle voit réellement sa mère. — *Oui, je la vois; comme elle est belle! oh! comme elle est belle!* — Et lui ayant demandé où elle la voyait. — *Dans une grande clarté*, répondit-elle, *je la vois en paradis.* — Dans ce moment, nous vîmes l'enfant faire un cercle avec ses deux bras, comme si elle eut voulu entourer le cou de sa mère, et, chose très surprenante, entre les bras et la figure de l'enfant il y avait juste l'espace nécessaire pour recevoir la tête de la mère; pendant cela, la fillette remuait doucement les lèvres comme si elle eût voulu donner des baisers et en donner encore, jusqu'à ce que la table retombât à terre, et ce petit ange demeura alors les mains jointes, avec un sourire inexprimable. L'enfant a dit et fait toutes ces choses sans jamais se réveiller.

Si, en lisant ceci, les sceptiques s'écrient : *comédie!* nous leur donnerons une année entière pour apprendre, à une enfant de trois ans qui sait à peine articuler des mots, à jouer aussi bien sa partie.

Mais poursuivons. — La table reprend son chemin vers une troisième chambre, et là elle s'incline sur le lit de l'enfant de quatre ans, lequel remue les lèvres avec un doux sourire, comme s'il rêvait des choses agréables; mais lui ayant demandé, après une certaine pause, s'il voyait sa mère; il ne répondit pas. — Quand la table descendit du lit, l'Esprit ayant été interrogé s'il était content de tout ce qui venait d'avoir lieu, répondit par des coups répétés d'approbation (ainsi que cela se pratique pour épargner des paroles), et ensuite la table retourna à la place qu'elle avait quittée.

Voilà la vérité pure, simple et loyale dont je me rends garant, ô frères, tant en mon nom qu'au nom de mes compagnons, prêts, au besoin, à confirmer ce récit par leur signature, comme je le fais moi-même, vous autorisant à le publier.

Paul-Émile Morgari.

(Annali dello Spiritismo in Italia.)

COMMUNICATIONS SPIRITES

UN ORGUEILLEUX REPENTANT

Naujean. — **Médium : M. Coste.**

Le courroux de Dieu, mon frère, est bien redoutable, j'en ai supporté toute la douleur. Je viens à toi, pour te dire : « Frère, pense à remplir avec dignité la tâche que Dieu t'inflige sur cette terre; conduis-toi toujours en véritable chrétien spirite. O mon frère! qu'elle est rude cette correction que l'homme subit dans le monde des Esprits lorsqu'il a été rebelle, pendant son existence, aux volontés du Créateur. » O mon Dieu! faites que tous mes frères qui habitent cette terre que j'ai habitée jadis exécutent, mieux que je ne l'ai fait moi-même, vos divines lois. Mes frères, je suis un Esprit qui ai mérité la vengeance céleste. J'avais bravé et enfreint toutes les lois de notre Père souverain et éternel. Je croyais, comme bien d'autres (malheureusement), que tout devait se courber sous ma volonté; j'ordonnais et je voulais être obéi. Que je comprends aujourd'hui la petitesse de l'homme, combien ses passions orgueilleuses lui deviennent odieuses quand il est à l'état d'Esprit; il faut en avoir subi les châtiments comme je l'ai fait moi-même, pour en comprendre toute l'étendue.

Oh! enfants des hommes, que votre sort serait à plaindre si, semblables à moi, vous vouliez faire régner votre autorité, sans amour pour Dieu et pour vos frères. Je méprisais tout, je foulais tout aux pieds, lois divines et lois humaines. Malheureux que j'étais! je ne songeais pas qu'un jour j'aurais à répondre d'une vie que Dieu m'avait donnée pour être utile à cette humanité qui souffre corporellement et spirituellement. J'étais loin de m'occuper de mon salut éternel, je ne pensais qu'à contenter mes désirs insensés et mes passions effrénées. Que de martyrs j'ai fait sous mon existence terrestre ! Hélas! je reconnais mes erreurs, et j'en gémis! Si je reviens sur cette terre que j'ai quittée, où je ne comprenais qu'orgueil et volupté, je saurai réparer le mal que j'ai fait. Mais, d'ici là, que de tourments à endurer, que d'épreuves à supporter !

Oh! mes frères, aidez-moi par vos prières à supporter le poids de mes douleurs. Je viendrai souvent à vous pour vous faire part de mes tourments, afin d'exciter votre compassion et votre pitié. Songez que je suis un malheureux, errant sans repos dans l'espace; j'ignore le calme et la tranquillité; partout je ne vois que fatigue et douleur, je suis continuellement agité. Cependant je ne murmure point contre la justice de Dieu, car j'ai souvent vu écrits ces mots : « *A chacun selon ses œuvres,* » mais mon regard ne s'y arrêtait pas, ou plutôt je les méprisais. Dans le fond de mon orgueil, je ne voyais rien au-dessus de moi, je ne craignais aucune force divine, ne trouvant rien au-dessus de mon pouvoir. Pauvre être que j'étais! Comme je me connais maintenant! Je vois que l'homme n'est absolument qu'un atôme dans l'univers, un rien... Quand je me compare aux temps où j'existais sur cette terre, qui faisait ma gloire, ma grandeur et ma puissance, comme je ressens le coup fatal que Dieu, dans sa justice divine, est venu me porter ! Mon Dieu, faites qu'aucun de mes frères ne m'imitent, car ils seraient trop malheureux !

Je viens de nouveau vous dire, frères, priez pour moi, ne m'oubliez jamais dans vos prières; songez à ce malheureux qui voudrait réparer ses fautes; car, seul, je me sens impuissant, ou plutôt le désespoir m'accable. Aidez-moi à ranimer mes forces et mon courage abattus, afin que je puisse goûter un peu de repos en attendant que Dieu, dans sa bonté suprême, me permette de venir, dans une nouvelle incarnation, expier mes fautes passées.

Priez pour moi!!!

Un Esprit bien souffrant et repentant,
Aubert.

EXPIATION D'UN ESPRIT

HISTOIRE MILITAIRE D'EUGÈNE DE BEAUHARNAIS

vice-roi d'Italie

DICTÉE A Mlle ERMANCE DUFAUX, PAR UN ESPRIT REPENTANT

(Suite.)

Les Autrichiens tentèrent une attaque sur Clagenfurt; mais Rusca les surprit par derrière et leur fit des prisonniers. Ce ne fut que le prélude d'un revers plus grand : le lendemain, Chasteler, confiant dans une attaque simulée qui devait amuser ses ennemis, se mit en devoir de passer la Drave sur le pont de la Glan. Rusca ne s'était pas laissé prendre au stratagème; il tomba à l'improviste

sur les troupes qui n'avaient pas passé l'eau ; celles-ci se rejetèrent promptement sur la brigade Schmidt. Elles furent bientôt rencontrées par les Français, qui les battirent et les forcèrent à une retraite sur Villach.

Il eût fallu que Marmont s'avançât sur la Drave et reçût la colonne de Chasteler, qui se fût trouvée prise entre deux feux et n'eût pas échappé à une perte certaine. Rusca ne poursuivit Chasteler que jusqu'à Völkermarkt ; de là il revint à Clagenfurt. Il s'y occupa à faire réparer un pont incendié sur la Drave et envoya à Villach deux bataillons, qui reprirent cette ville.

La tête de l'armée d'Italie ayant percé jusqu'à Steinamanger, l'archiduc Jean, ne se jugeant plus en sûreté à Körmend, dirigea sa retraite sur Raab.

L'armée du prince Eugène avait subi quelques changements : la division Broussier était demeurée dans Gratz, en attendant qu'elle assiégeât le château ; mais d'autres troupes, parmi lesquelles une brigade badoise, l'avaient remplacée. Mac-Donald avait aussi été rappelé : il entra en Hongrie en se dirigeant sur Papa.

Le gros des Autrichiens était sur les hauteurs de Tuskevar ; la rivière de Marchaltz les séparait d'Eugène. Celui-ci poussa des troupes sur Papa, afin qu'elles s'emparassent de ce bourg et coupassent l'archiduc à cet endroit. Le premier poste ennemi était à Karako ; le prince résolut de diriger ses premiers efforts contre ce village. Après sa prise, les Français se trouvèrent arrêtés par la rivière, le pont ayant été rompu ; on y fit les réparations les plus essentielles ; les troupes traversèrent la Marchaltz et rejoignirent celles d'entr'elles qui l'avaient passée à gué. L'avant-garde ennemie fut rejetée sur Tuskevar.

L'archiduc Jean n'eut garde d'attendre que l'on vint l'y attaquer ; il fit diligence, sachant qu'une colonne ennemie avait ordre de le précéder à Papa. Les Français ayant été un peu retardés dans leur marche, il arriva le premier et rangea ses troupes en bataille. Le vice-roi poussa rapidement les siennes sur elles. L'avant-garde autrichienne fut atteinte près de Szalok : elle ploya sous le choc.

La cavalerie d'Eugène s'arrêta devant le ruisseau de Borsos-Györ, en présence de la cavalerie ennemie qui s'y était déployée. Celle-ci, prise en face par Montbrun et en flanc par Grouchy, repassa l'eau confusément ; elle tenta de se rallier dans la petite plaine resserrée entre ce ruisseau marécageux et celui qui coule devant Papa ; mais les Français la serrèrent de si près, qu'elle dût se rejeter au-delà de ce dernier ruisseau, sans avoir pu reformer ses rangs. Le prince Eugène eut la prudence de ne pas se laisser entraîner par ce succès : il eût été téméraire de se commettre avec l'armée autrichienne sans être soutenu par l'infanterie. Il donna ordre à celle-ci de doubler le pas pour venir le rejoindre, et il détacha deux colonnes pour tourner l'ennemi sur sa gauche et sa droite. Celle qui était dirigée de ce côté, ayant rencontré moins d'obstacles naturels, arriva la première.

L'archiduc Jean, voyant le vice-roi prêt à l'attaquer et se sentant en péril d'être enveloppé, se mit promptement en marche pour Teth, laissant à Papa une forte arrière-garde, pour couvrir ses mouvements.

Eugène donna des ordres pour que le bourg fût forcé de suite ; les Autrichiens de Papa tinrent bon sous le premier choc, mais les Français étant revenus plus nombreux, les refoulèrent hors de Papa, sur les traces de l'archiduc.

(*A continuer.*)

VARIÉTÉS

Le *Journal du Havre* publie une lettre-circulaire intéressante, qui a dû être répandue à un certain nombre d'exemplaires. Ceux qui ignoraient jusqu'où peut aller l'esprit des trafiquants, pourront en avoir une idée par la lecture de la proposition commerciale contenue dans la lettre qui suit :

« Monsieur et vénéré confrère,

« Une famille riche de ma paroisse, cruellement éprouvée par la perte de plusieurs de ses membres, désirerait trouver des prêtres qui voulussent se charger de dire des messes *pro defunctis* à leur intention.

« Le nombre, qui est considérable, sera subordonné aux conditions proposées : si on les accepte, au lieu d'argent, pour les honoraires, on voudrait donner de bon vin de Médoc dont, préalablement, on enverra, à ses frais, un échantillon.

« C'est, comme vous voyez, une occasion très favorable pour s'approvisionner, sans bourse délier, d'un vin unique dans le monde et si légitimement apprécié par tous les gourmets. Il y en a aussi de blanc.

« On peut s'adresser directement à moi, ou, si on le préfère, à M. Lucas, homme d'affaires de M. Andron, à Civrac-Médoc, arrondissement de Lesparre (Gironde).

« DUBOSQ, *curé*.

« (Communiquez ceci aux confrères.)

« Bordeaux, imp. G. Gounouilhou, rue Guiraude, 11. »

Si la personne qui a autorisé une semblable proposition connaissait la science spirite, elle saurait qu'il lui est possible par elle-même d'atteindre le but qu'elle se propose, et qu'au lieu d'échanger son vin contre des messes (son chai ne sera probablement pas assez bien fourni pour satisfaire à toutes les demandes), elle l'atteindrait plus sûrement en distribuant aux pauvres soit le vin offert, soit le produit de sa vente, en demandant directement à Dieu et par elle-même, les secours qu'elle croit obtenir par des prières rétribuées.

On nous écrit de Sétif (Algérie) :

Dernièrement, des mains invisibles lançaient des mottes de terre dans une tente occupée par des Arabes. Cela se passait dans un village voisin de Sétif. Des personnes dignes de foi se sont assurées qu'aucun vivant n'était l'auteur de ces faits étranges. Ces manifestations ont cessé d'elles-mêmes.

Plus récemment, des coups excessivement forts étaient frappés chaque nuit à Bordj-bou-Aréridj, petite ville de la subdivision de Sétif. C'était l'Esprit d'un oncle qui venait réclamer à sa nièce des prières promises.

La cour de Rome a lancé ses foudres contre le Spiritisme ; parce que cette science n'est, à ses yeux, qu'une superstition. Cette condamnation solennelle des superstitions, en général, porterait à croire que la ville éternelle doit être exempte de tous reproches à ce sujet. Voici cependant un fait qui s'est passé presque sur le seuil du palais du Vatican :

« La police du Pape arrêta, il y a quelques jours, un groupe d'individus (on ne dit pas pour quel motif) ; après en avoir compté le nombre, qui était de *treize*, les policemen pontificaux jugèrent prudent de mettre en liberté l'un des captifs. »

Le Directeur-Gérant : A. LEFRAISE.

BORDEAUX. — Imprimerie A.-R. CHAYNES, cours d'Aquitaine, 57.